ESSAI

N° 205.

SUR L'AIR

Considéré sous plusieurs points de vue dans son influence sur l'économie animale;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 31 juillet 1819, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR DANIEL OLLIVIER, de Saint-Étienne-de-Regnéville, Département de la Manche;

Bachelier ès-lettres de l'académie de Paris; Officier de santé; ex-Chirurgien aux armées.

Mortalibus autem vitæ et morborum ægrotis solus is (aër) est auctor....

HIPP., lib. *de flatibus.*

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1819.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, DOYEN.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER, *Examinateur.*
M. CORVISART.
M. DEYEUX, *Examinateur.*
M. DUBOIS, *Examinateur.*
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN, *Examinateur.*
M. PERCY, *Examinateur.*
M. PINEL.
M. RICHARD.
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES.
M. DUMÉRIL.
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD, *Président.*
M. BÉCLARD.
M. MARJOLIN.
M. ORFILA.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MONSIEUR DESBORDEAUX,

Docteur-médecin, et Professeur distingué à l'école de médecine de Caen ; Médecin en chef des hospices de la même ville ; Auteur de divers ouvrages ; Membre du jury médical du département du Calvados, du comité de vaccine, et de plusieurs sociétés savantes, etc.

Faible hommage rendu à ses éminentes qualités, et à l'amitié dont il daigne m'honorer.

A MADAME BLANCHET,

Ma parente et ma bienfaitrice.

Gage sincère de la plus inaltérable amitié et de la plus vive reconnaissance.

A LA PLUS TENDRE ET LA PLUS CHÉRIE

DES MÈRES.

Trop léger tribut payé à sa tendresse et à ses vertus.

AU MEILLEUR DES ONCLES,

MONSIEUR OLLIVIER,

Curé de Saint-Étienne-de-Regnéville.

O vous qui vous comportâtes envers moi comme le plus tendre père, recevez ici les faibles hommages d'un cœur qui ne saurait jamais s'acquitter envers vous !

D. OLLIVIER.

AVANT-PROPOS.

L'AIR, dans son étude physique, ne peut que présenter le plus grand intérêt, si l'on refléchit qu'il entretient en nous le flambeau de la vie, et que par son influence il modifie et détermine généralement les propriétés de tous les corps.

Mais pour le médecin il présente un intérêt plus vif encore, par les liaisons intimes qu'il a avec la physiologie, l'hygiène, la pathologie et la thérapeutique.

Invisible comme celui qui l'a créé, pur, l'air ne répand que des bienfaits. Il ne jouit alors que de propriétés qui lui sont essentielles ; mais cet état de l'atmosphère se rencontre rarement, puisque trop souvent elle devient un vaste réceptacle où se trouve tantôt trop ou trop peu d'eau, de calorique, de lumière, etc.; tantôt renferme des corps qui lui sont étrangers, et qui, sous mille formes différentes, peuvent causer les maux les plus grands comme les plus variés.

Considérer l'air sous tous ses rapports, m'entraînerait au-delà des bornes que je me suis assignées dans cette courte dissertation. Je me contenterai donc de dire un mot de ses diverses propriétés, pour en venir de suite aux effets qu'elles produisent sur l'économie vivante.

Loin de moi de prétendre traiter ce sujet avec toute la précision et la latitude qu'il mérite, et dont il est susceptible ! Puissent seulement mes timides efforts n'être pas absolument perdus, et me mériter l'indulgence de mes juges éclairés !

ESSAI

SUR L'AIR

Considéré sous plusieurs points de vue dans son influence sur l'économie animale.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Air en général.

L'air, *αηρ* des Grecs, *aer* des Latins, est un fluide permanent, élastique, invisible par sa transparence, insipide, inodore; jouissant d'une grande mobilité, susceptible de raréfaction et de condensation, environnant notre planète à une hauteur encore indéterminée, et dont la masse entière constitue l'atmosphère.

SECTION PREMIÈRE.

Propriétés essentielles de l'Air.

Fluidité. Elle est permanente; il la conserve sous les zones glaciales comme sous la zone torride; il ne saurait la perdre par la pression la plus forte; seulement alors il augmente de densité, et

laisse dégager une grande quantité de calorique; il s'applique à toute la surface des corps, se meut avec eux, et se renouvelle à chaque instant par sa grande mobilité.

Elasticité. Il cède à la compression en même temps qu'il lui résiste, et toujours il tend à reprendre son premier état.

Pesanteur. Jean Rey, Otto de Guérike, Galilée, Toricelli et *Pascal*, la reconnurent successivement : ils la démontrèrent par l'ascension de l'eau à 32 pieds dans le vide, et du mercure à 28 pouces, au moyen de la pression atmosphérique extérieure.

Suivant *Brisson*, la pesanteur relative de l'air est à l'eau comme 811 est à 1, et suivant le célèbre, mais trop malheureux *Lavoisier*, il pèse, le pied cube, 1 once, 3 gros, 3 grains, pris à 10° + 0, therm. *Réaumur*. Mais cela peut varier par la quantité de calorique, la position des lieux, les climats, les saisons, et même les heures du jour. La pression de l'air sur l'homme de moyenne taille est de 33,600 livres, et, comme le disait le savant *Haüy*, « voilà pour-« tant le poids qu'en portaient les anciens, en niant sa pesan-« teur. »

Composition. Elément pour les anciens, en 1777 il cesse de l'être devant le génie des *Lavoisier* et des *Bayen*. Dans sa plus grande pureté, il est composé de 0,21 gaz oxygène, 0,78 gaz azote, et d'environ 0,01 gaz acide carbonique. Dans les régions élevées, il contient du gaz hydrogène dont on n'a encore pu déterminer la quantité.

SECTION II.

Effets que produisent les propriétés essentielles de l'Air sur l'économie animale.

Ces propriétés ne devant ici être considérées que sous le rapport de leurs variations relativement à leurs effets, je serai très-laconique sur ce sujet, qui ne présente que peu d'intérêt dans le travail qui m'occupe.

A la fluidité de l'air, ainsi qu'à sa grande mobilité, nous devons les impressions que font sur nos corps ses autres qualités physiques. Le médecin devant, je crois, passer sous silence son élasticité, je me contenterai d'observer par rapport à sa densité que, si le changement en est successif et faible, il n'a point d'action bien marquée sur l'homme. Cependant disons que l'air trop pesant au baromètre rend la respiration plus difficile, parce que la poitrine se développe avec peine; on ressent des maux de tête assez violens, produits par la stase du sang au cerveau. Les personnes nerveuses, les phthisiques, les asthmatiques souffrent beaucoup d'un air trop pesant : au rapport de M. *Tourtelle*, des péripneumonies en ont été le résultat en 1768 et 1770. Les hydropisies diminuent de volume, ce que sans doute l'on doit attribuer à l'exhalation qui se trouve augmentée. Si l'influence en est durable, l'esprit devient constant, appliqué, méthodique, mais esclave de la routine.

Quant à sa raréfaction, elle nécessite de nous quelques considérations. Ce fluide perdant de sa densité à mesure qu'il s'élève au-dessus du niveau des mers, voyons ce que sur les hautes montagnes il peut produire par sa rareté. L'habitant de ces appendices du globe, vivant dans un air subtil et léger, voit naître en lui des idées vives, même gigantesques, et quelquefois extravagantes; tels sont les habitans des Alpes, amis de la gaîté et de la vivacité,

ils le sont aussi de la raillerie, d'après le tableau que nous en donne M. *de Saussure.* Ceux de Quito, peints par M. *de Humbolt*, ont avec les premiers beaucoup de ressemblance ; aimables et enjoués, mais inconstans, ils voient la volupté régner en souveraine dans la ville qu'ils habitent. S'ils descendent dans des lieux bas, la circulation chez eux se ralentit ; l'inquiétude, accompagnée de la tristesse, enfante bientôt l'hypochondrie. Les impressions reçues dans ces lieux élevés sont tout autres pour l'habitant que pour le voyageur. Suivons ce dernier sur le sommet des Cordilières ; comme lui, nous y ressentirons un froid assez rigoureux ; la respiration s'accélère, la circulation éprouve des changemens analogues ; le pouls devient d'autant plus fréquent, qu'il l'était moins dans l'état naturel ; changemens que j'ai éprouvés moi-même en gravissant la montagne de Culm, sur les frontières de Bohème. On a alors une grande propension au sommeil ; la syncope n'est pas rare ; elle est précédée d'un malaise général, d'une disposition au vomissement et d'une fatigue extrême. La soif augmente dans les mêmes circonstances ; les digestions sont pénibles ; la transpiration insensible est augmentée. Par rapport aux sensations, les organes du goût et de l'odorat semblent ne rien perdre, celui de l'audition ne perçoit point aussi bien les sons : n'attribuons cela qu'à la diminution du ressort et des propriétés vibratiles d'un air rare et léger. Mais cessons de marcher vers les cieux, si nous ne voulons voir bientôt survenir des emphysèmes, des hémorrhagies, des engorgemens du poumon, souvent même la rupture de l'oreillete droite du cœur, et enfin la mort.

En terminant ce chapitre, nous pouvons dire que l'air occupe le premier rang parmi tous les corps de la nature. Comme principe unique et même comme créateur, il fut divinisé par plusieurs philosophes de l'antiquité. Véhicule fidèle du son, tantôt il transmet les pensées qu'on lui confie, tantôt, sylphe léger autant que docile, le même souffle se charge de la réponse. C'est à lui que la persuasive éloquence doit de porter dans notre âme le

germe de la conviction. Ne devons-nous pas encore à ses ondulations les diverses impressions que fait sur nous la musique, dont les accords nous enchantent ? Véhicule des sons, il l'est aussi des odeurs, stimulans naturels de l'olfaction. Chose plus admirable encore, un peu d'air entre dans les poumons, y alimente le feu de la vie ; une partie superflue en ressortant frappe la glotte, se trouve ensuite modifiée. L'homme le veut-il, la parole est formée. Mais il serait trop long de rapporter ici tous les avantages de l'air, ce serait oublier notre but. Hâtons-nous donc de passer au second chapitre.

CHAPITRE II.

SECTION PREMIÈRE.

Propriétés accidentelles.

Température. Outre le calorique latent que renferme l'air, ce principe de la chaleur s'y trouve à l'état libre. Fondé sur ce dernier, le thermomètre lui doit ses variations, l'atmosphère ses températures diverses.

Humidité et sécheresse. L'air jouit d'une propriété dissolvante augmentée en raison de la rapidité de son mouvement et de son élévation de température. Il peut contenir une très-grande quantité d'eau sans être humide ; et tant qu'il n'en est point saturé, sa présence est invisible. Mais une cause quelconque vient-elle lui faire perdre sa propriété dissolvante, alors les vapeurs se condensent plus ou moins, forment les nuées, et l'eau reste suspendue dans l'air sous l'aspect d'humides brouillards, ou revient visiter le globe sous les formes les plus variées. L'air froid et sec à l'hygromètre est celui qui contient le moins d'eau ; aussi est-il le plus dense et le plus pesant au baromètre. L'air sec et chaud en contient beaucoup ; mais sa totalité y est combinée.

Électricité atmosphérique. Elle existe presque toujours à un état sensible dans l'atmosphère. L'air peut être regardé comme d'autant meilleur isolant qu'il est plus pur, propriété qu'il perd promptement s'il est humide ; car l'eau étant anélectrique (bon conducteur), les conducteurs n'étant plus isolés , tout phénomène cesse d'être apparent. D'après *Cevallo* , par un temps clair et serein l'électricité est presque toujours vitrée et très-forte , surtout lorsqu'il gèle ; elle se retrouve, au contraire , résineuse ou négative par un temps humide, et surtout pendant les pluies d'orage. Les vents semblent lui faire éprouver des variations. L'équilibre tend toujours à se rétablir entre le fluide électrique du globe et celui de l'atmosphère. Si la communication est complète et facile, point de phénomènes apparens. Il en est autrement, si elle n'est point proportionnée à la charge électrique des corps atmosphériques ; les éclairs sillonnent le ciel, la foudre gronde sur nos têtes , et les plus effrayantes détonnations précèdent le retour de l'équilibre : il se rétablit, et le calme succède à la tempête.

SECTION II.

Effets que produisent sur l'économie animale les propriétés accidentelles de l'Air.

Chaleur atmosphérique seule. Quoique la lumière soit dans l'air le plus puissant véhicule du calorique, nous croyons que ce dernier s'y rencontrant quelquefois sans lui être uni, il est ici convenable de retracer en peu de mots les principaux effets qui peuvent en résulter.

Observée à l'ombre, à la température de 25 à 30° + o thermomètre *Réaumur*, la chaleur produit l'expansion des fluides, le relâchement des solides, et bientôt survient une transpiration plus ou moins abondante, selon les circonstances où se trouve celui qui y est exposé. Chez les individus dont la fibre est molle, il n'est pas même rare de voir survenir une sueur spontanée qui augmente pendant

et surtout encore après l'exercice. On observe que l'appétit des alimens solides diminue, lorsqu'en même temps la soif devient de plus en plus intense. Les urines, rendues en moindre quantité, sont plus fortement colorées; l'estomac languit par suite d'un relâchement général; l'esprit s'apesantit comme le corps, et devient incapable de pensées suivies. L'habitant des pays chauds vivant renfermé, surtout au sein des cités, est lent autant que paresseux; il sait allier le despotisme à la volupté; et regardons les esclaves dont il s'entoure plutôt comme un signe de son indolence que de sa force.

Unissons maintenant la lumière à la chaleur, et examinons-en les effets.

Dès-lors les végétaux comme les animaux vont se colorer et cesser d'être étiolés comme ils l'étaient à l'abri et à l'ombre. Jetons un coup-d'œil sur nous-mêmes, pour être convaincus de la vérité de ce fait. Les parties exposées à l'air ne font-elles pas un contraste bien sensible avec celles qui sont recouvertes? Telle est aussi la différence que nous présentent ceux qui vivent au milieu des champs avec celui qui traîne une vie malheureuse dans les lieux bas et non éclairés.

Par l'action de la lumière, non-seulement il y a coloration de la peau, mais, en outre, solidité et tension de la fibre; et de là sueur moins abondante au soleil qu'à l'ombre. Le corps devient robuste, basané; le tempérament sec et mélancolique. Si l'action de la lumière est long-temps continuée, la peau se dessèche, se ride, s'épaissit, se racornit même. Aussi la nature a-t-elle prémuni l'habitant des climats chauds contre ces inconvéniens en le recouvrant d'une humeur huileuse, qui diversement modifiée par la chaleur et la lumière, a donné naissance aux différentes couleurs que nous présentent les divers peuples. En Afrique, chez les nègres, on rencontre toutes les nuances du brun au noir, tandis que chez les blancs on retrouve toutes celles du brun au blanc. On a vu naître des enfans blancs de parens nègres, et jamais d'enfans nègres de parens blancs. La couleur noire paraît ne s'acquérir que par une longue suite d'an-

nées. La couleur blanche était la couleur primitive de l'homme ; le climat seul a pu la présenter sous des nuances variées. Les habitans de l'Amérique, si l'on en excepte ceux du nord, qui tiennent de l'européen, sont tous plus ou moins basanés ; uniformité qu'ils doivent à l'égalité de température. La nature semble les avoir négligés ; la plupart sont peu forts, dépourvus de courage, peu sensibles au bonheur d'aimer; ils méconnaissent en quelque sorte le sexe qui n'est pas le leur. Plus précoces que dans les autres climats, ils vieillissent plutôt, et assez rarement ils présentent un exemple de longévité.

Les femmes y jouissent peu de fois du bonheur d'être mères ; elles sont plus jolies que belles, et pour elles une chevelure blonde est aussi rare qu'une brune l'est pour une femme du nord.

Gardons-nous de croire que le climat ne porte son influence que sur le physique, le moral en reçoit les plus vives impressions. Cette influence est telle, qu'elle peut changer entièrement les mœurs d'un peuple. Voyez ce Hollandais actif et laborieux en Europe, à Batavia il sera mou et voluptueux. Les Tartares conquérans de la Chine diffèrent peu de la nation qu'ils ont subjugée. Le Caraïbe est insociable et cruel ; l'Africain est sans force et sans vigueur, énervé par une chaleur constante et successive. Les passions sont aussi sous l'empire du climat ; et, comme l'a dit M. Desèze : « L'amour est « dans les pays chauds un cri de la nature, un besoin impétueux. » Enfin l'air joue un si grand rôle sur les tempéramens, que cela a fait dire à l'auteur de *l'Esprit des lois* que l'on pourrait distinguer les climats par degrés de sensibilité comme on les distingue par degrés de latitude ; proposition qui n'est que généralement vraie ; car le climat médical n'est pas le même que le climat géographique.

En effet, un fleuve, une montagne, suffisent quelquefois pour établir une différence bien marquée entre les habitans. L'habitant de Turin n'est pas le même que celui des Alpes, et l'on sait combien les Athéniens différaient des Thébains, n'étant séparés que par le fleuve Asope. Sans aller chercher des exemples si loin, les

diverses parties d'une ville, des villages voisins les uns des autres nous démontrent chaque jour la vérité de ces faits, qui, dès les temps les plus reculés, n'avaient point échappé à la sagacité du père de la médecine. N'oublions point de dire que certaines maladies sont familières aux pays chauds, ou y règnent plus souvent et avec plus d'intensité. Nous voyons se développer avec rapidité dans la basse Égypte l'horrible peste, des maux d'yeux de toutes espèces, et un grand nombre de maladies de peau. Les phlegmasies de tous genres sont très-fréquentes dans les pays chauds, les affections bilieuses y sont surtout très-communes. Tout annonce chez ces peuples, brûlés par les ardeurs du soleil, une sensibilité exaltée, qui doit interdire chez eux l'emploi de tout remède violent; ils doivent aussi éviter l'usage des épices, du vin, des liqueurs alcoholiques, etc., et chercher leur conservation dans un régime végétal et rafraîchissant.

Ne nous arrêtons pas plus long-temps sur ces climats brûlans, et examinons maintenant ce qui se passe en nous par un temps sec et chaud.

Air sec et chaud. Le calorique libre produit sur nous des effets stimulans, et, en augmentant l'activité des organes, il en précipite les mouvemens. Cependant tout languit, s'il est en excès; autrement, sous son influence modérée, les digestions sont ordinairement promptes et faciles; l'estomac, sans être plus fort, semble plus actif; la circulation devient plus rapide, le sang plus vermeil; le pouls est grand, vif et fréquent; l'absorption est prompte; la bile, sécrétée en plus grande quantité, est aussi plus irritante. Aussi voit-on prédominer alors les affections bilieuses. Le sang est moins épais; il n'est point d'une riche complexion; en se raréfiant, sans augmenter de quantité, sa masse totale seulement augmente de volume. La nutrition ne se fait pas en proportion des pertes; de là amaigrissement sensible. Les sensations sont vives, les facultés cérébrales très-actives; il paraît être le plus favorable de tous à l'esprit, et plusieurs lieux d'Italie, d'Espagne, de France, qui sont

sous l'influence de cet air, ont des habitans naturellement vifs et spirituels. On est alerte, agile, mais promptement fatigué par l'exercice. On a plus de vigueur que d'activité; on est irritable et sensible tout à la fois. Les saisons sèches et chaudes sont défavorables aux personnes atteintes de fièvres bilieuses, de phlegmasies cutanées, aux phthisiques, etc; mais on soumet avec succès à l'influence de cet air les personnes languissantes, certains convalescens, les individus lymphatiques. L'insolation générale convient beaucoup aux scrophuleux; partielle, elle est employée avec succès, dirigée sur certains ulcères atoniques. On connaît les bons effets que l'on en a obtenus, dans beaucoup d'hôpitaux militaires, pour arrêter les progrès des plaies atteintes de cette maladie dite *pourriture d'hôpital*, moyen qui a réussi quand les antiseptiques avaient échoué. Ce conseil fut donné en Bohème par le savant professeur *Percy*, et comme de tant d'autres venus de lui, on en retira les plus grands avantages.

Air humide et chaud. L'air devient ici le véhicule de deux corps à l'état libre; le calorique et l'eau, qui peuvent agir d'une manière bien marquée sur l'économie vivante. Soumis à l'empire de cette atmosphère, l'estomac s'affaiblit sensiblement, la digestion devient dès-lors difficile et languissante; l'appétit est notablement diminué et tardif; le cœur se contracte plus faiblement; le pouls est mou et lent, la respiration laborieuse, l'absorption très-active. Les excrétions deviennent plus humides et plus abondantes : *Austrinæ constitutiones alvos humectant*, a dit *Hippocrate*. Les urines sont rendues en grande quantité, les sécrétions muqueuses plus aqueuses. Nous devenons plus lourds au moral comme au physique, sentiment que nous percevons d'autant mieux que nous sommes plus faibles. Le corps est énervé, flasque, augmentant en poids et en volume. Mais cet accroissement ne tourne point au profit de la nutrition, qui est alors plus lente et moins active. L'embonpoint n'est qu'apparent; il est dû à la stase des humeurs dans

les divers systèmes. Alors les congestions sanguines, les apoplexies ne sont pas rares. La graisse se forme facilement, car l'absorption l'emporte de beaucoup sur les excrétions; il y a prostration de forces, il peut survenir des syncopes. La sensibilité est diminuée, les facultés cérébrales sont engourdies, on a une certaine propension à la stupidité; et si cette influence est durable, on devient inepte à tout travail d'esprit et de corps. Tels se présentent à nous les habitans de l'ancienne Béotie, ceux des vallées marécageuses, etc. Les idées sont embarrassées, les passions moins vives, les mouvemens lents et difficiles; et comme l'a dit Huxham : *In atmosphæra æstuosâ et humidâ brevis sit utcunque mora, vel validissimus homo vim corporis et animi languidiorem citò persentit.* La bouffissure devient générale, la figure pâlit. L'air humide et chaud, au rapport de *Fodéré*, produit quelquefois des épidémies d'avortement. Cet air se charge le plus volontiers des miasmes et des exhalaisons putrides dont il devient le terrible propagateur, comme le rapporte un professeur distingué de cette école, dans son Traité de l'histoire médicale de l'armée d'Orient. En Egypte, dit M. *Des Genettes*, le vent du sud, par un temps chaud et humide, favorise beaucoup la contagion, et hâte son développement. L'humidité extrême, jointe à une grande chaleur, dit M. *Odier* de Genève, peut être regardée comme très-malsaine; et c'est à cet état de l'atmosphère que fut due la grande mortalité qui régna à Batavia. Cette constitution de l'atmosphère ne pourrait convenir qu'aux personnes maigres, irritables, dont la fibre est grêle et sèche, pourvu toutefois qu'elles n'y restassent pas exposées trop long-temps. Les fièvres muqueuses, adynamiques, ataxiques, diverses hydropisies, des engorgemens atoniques, etc., reconnaissent souvent pour cause cet état de l'air; ces différentes maladies, alors très-communes, ont une marche lente et irrégulière ; les crises en sont imparfaites, et souvent dangereuses.

Air sec et froid. Contenant peu de calorique libre, en contact avec

nos organes, il tend à leur soutirer le principe de la chaleur qui forme leur température. Cette manière d'agir devient bien sensible, si l'on examine les effets qu'il produit sur les animaux torpeurs, les reptiles, et les insectes. Mais chez les animaux qui ont la faculté de conserver leur chaleur vitale, nous observons une série de phénomènes qui varie selon l'intensité du froid, les milieux où l'on se trouve, et encore selon les individus.

Le froid trouble d'abord les propriétés vitales des organes, et par suite leurs fonctions. Quel qu'il soit, diminution de l'expansion et du volume des corps. N'est-il ni trop durable ni trop intense, il survient bientôt une réaction vitale; la chaleur animale se rétablit, tout dans l'organisme reprend un type régulier. Sous l'influence de cet air, l'homme mange davantage, digère mieux, et l'appétit renaît plus tôt. La chaleur semble se concentrer à l'intérieur, et, comme l'a dit Hippocrate : « *ventres sunt calidiores.* » Le cœur se contracte vigoureusement; le pouls est fort, dur, mais plus lent; les vaisseaux capillaires éprouvent un léger resserrement; ils acquièrent beaucoup de ton, ce qui ne rend pas rares les engorgemens inflammatoires et les hémorrhagies actives. Les parties exposées à l'air, comme la figure, les mains, se colorent fortement par la réaction qui s'opère. La respiration est quelquefois plus gênée, et même difficile, sans cependant cesser d'être régulière. L'absorption ne semble diminuer à la peau que pour augmenter sur les surfaces muqueuses, et surtout à l'intestinale; ce qui avait fait dire à *Celse*, après le noble vieillard de Cos : *Aquilo ventrem astringit.* Les urines sont plus abondantes, et cependant la somme totale des excrétions diminue. Le sang est plus épais, plus concrescible; sorti du vaisseau, il se recouvre d'une couche couenneuse semblable à celle que l'on observe dans les maladies inflammatoires, et regardée par MM. *Parmentier* et *Deyeux* comme de la fibrine altérée. Le sang abonde dans le système vasculaire; il y a évidemment pléthore et disposition aux maladies caractérisées par exubérance de forces. Observons aussi que, pour que les résultats soient tels, il

faut être bien vêtu et bien nourri. Car n'avons-nous pas la triste occasion de remarquer chez celui qui vit mal, n'étant revêtu que du manteau de la misère, un état de langueur souvent cachectique, et des affections muqueuses de tout genre ?

Si l'impression du froid n'est point trop intense, mais durable, on est moins sensible, moins impressionnable; les uns deviennent gais, d'autres durs. Le pesant Hollandais, au rapport de *Zimmermann*, devient semblable au Français le plus enjoué ; *Huxham* en dit autant des Flamands. Les mouvemens sont moins souples, moins précis, mais on se sent plus fort. Agir est alors un besoin qui procure du plaisir. Nous pouvons donc, je pense, considérer le froid comme tonique et excitant, s'il n'est trop prolongé et assez fort pour empêcher la réaction.

Long-temps continué, comme dans le nord, il diminue l'action colorante de la lumière ; les habitans y sont grands, blonds ; ils ont un teint très-blanc. Plus près des poles, s'il ne cesse d'être rigoureux, il empêche la transpiration cutanée, resserre les fibres, épaissit la peau, et la rend plus dure, engourdit la fibre musculaire, gêne le mouvement des articulations, ôte la souplesse et l'agilité au corps, et arrête son développement. Voyez ce Lapon maigre et trapu, il atteint rarement la taille de trois pieds et demi à quatre pieds ; sa physionomie est rebutante ; les femmes rivalisent de laideur; elles sont peu fécondes; les uns et les autres sont loin d'être précoces. Un caractère doux et pacifique leur a été imprimé par le climat. La jalousie conjugale est ignorée dans ce pays ; l'union y règne tellement parmi les habitans, que les lois et les magistrats n'y sont point connus. Les Lapons, quoique peu sujets aux maladies, la cécité exceptée, vieillissent rarement. Lâches autant qu'impropres à la guerre, s'ils quittent leur patrie, ce n'est qu'avec les plus vifs regrets. Les peuples du nord, en général, ont eu la grossièreté et la stupidité en partage, comme sous la zone torride la nature s'y est montrée avare de ses faveurs ; et c'est dans ces régions du globe qu'elle semble avoir rencontré son tombeau.

C'était dans les climats tempérés que la beauté et le génie devaient fixer leur empire ; et, comme l'a dit Fontenelle, « le mont Atlas et « la mer Baltique sont peut-être les bornes que le Créateur leur a « assignées. »

Si la longévité est plus commune dans les climats froids, cela ne doit s'entendre que pour ceux qui ne le sont pas excessivement ; car, vers les terres arctiques, les habitans parviennent à peine au tiers de la vie ordinaire. Dans ces contrées, tous les êtres organisés sont d'une petitesse extrême ; l'ours blanc fait seul exception à la loi générale.

L'homme exposé à un froid très-rigoureux, et ne pouvant le vaincre par l'exercice, l'habitude ou les vêtemens, est bientôt saisi d'un tremblement général et convulsif, auquel succèdent un sentiment de fourmillement, l'engourdissement et la rigidité des membres. Le sang s'arrête dans les vaisseaux superficiels ; la peau perd sa couleur naturelle, devient rouge-pâle, ou rouge-livide. Les parties les plus saillantes, les moins mobiles, et les plus éloignées du centre de la circulation, sont les premières atteintes. On éprouve un besoin continuel de dormir, que souvent en vain la volonté s'efforce de chercher à surmonter. Ce qu'il y a de bien remarquable alors, c'est une douleur particulière et très-forte que la personne affectée ressent à la partie postérieure de la tête : elle s'imagine que son crâne s'ouvre, et que le cerveau s'échappe ; la tête lui paraît alors très-légère, et quelquefois même ne pas exister. Si dans cet état on s'approche du feu, la mort est prompte. Le pouls est alors fréquent et concentré ; il survient souvent des hémorrhagies ; bientôt la respiration se ralentit, devient languissante et imparfaite ; le pouls suit la même marche ; les parties frappées sont froides, immobiles, insensibles et engorgées ; il se fait des congestions sanguines au cerveau ou aux poumons. Si tout le corps est saisi, la chaleur vitale, qui s'était réfugiée vers l'intérieur, diminue ; l'homme tombe alors dans un sommeil doux, exempt de souffrances ; point d'agitation, point de sentiment ; les forces vitales s'anéantissent, la respiration

devient nulle, le pouls n'est plus senti, le mouvement cesse de la circonférence vers le centre; l'homme meurt par degrés imperceptibles; la vie, poursuivie dans ses derniers retranchemens, s'éteint sans qu'on s'en aperçoive.

Nous voyons donc combien le froid agit différemment selon ses divers degrés d'intensité, et les circonstances où se trouvent ceux qui en perçoivent les effets : quoique essentiellement le même, il cesse de l'être pour l'adulte sain, le convalescent, le vieillard, la femme et l'enfant. Le froid est l'ennemi des nerfs, a dit *Hippocrate*. En effet, les personnes nerveuses en reçoivent les plus fortes impressions : c'est pour cela que la femme y est plus sensible que l'homme, l'adulte moins que le vieillard et les enfans. Jetant un coup-d'œil sur ces derniers, que je rencontre parmi eux de victimes de la misère ou de l'imprudence d'un système outré ! Combien de nouveau-nés à qui les forces physiques ne permettent pas de résister au froid auquel on les expose, au sortir même du sein de leur mère ! combien, dis-je, ne rencontrent pas la mort dans les bras de l'ignorance qui les reçoit ! Echappent-ils alors, eh bien ! ce n'est peut-être que pour succomber bientôt sous la témérité de ceux-mêmes qui leur ont donné le jour, et qui, sans les bien revêtir et sans les y accoutumer par degrés, les exposent imprudemment aux rigueurs d'un temps froid ou humide.

Tous les animaux, dit M. *Odier* de Genève, ont besoin de chaleur dans le commencement de leur vie, et l'on ne peut sans danger les exposer à perdre brusquement celle qui leur est propre. Que le Russe qui plonge son enfant dans un bain froid au moment de la naissance, que la femme Samoïède qui le roule dans la neige ne soient donc point une autorité pour une dame française; que cette dernière ne se laisse point abuser par des exemples illusoires, et que là-dessus plutôt l'instinct des animaux éclaire sa raison. L'enfant ne sera donc habitué à un froid modéré que par degrés, et à partir de l'âge de deux ans.

Disons, en finissant cet article, que le froid produit encore chez

les sujets faibles, scrophuleux ou lymphatiques, une inflammation que l'on pourrait appeler *passive*, et qui devient presque toujours chronique. C'est aux pieds et aux mains que se rencontrent ordinairement les engélures; et si on ne les combat à temps et convenablement, elles reparaissent ordinairement chaque hiver pendant une longue suite d'années.

Air froid et humide. Comme l'a dit avec raison M. *Sinclair* (Code de santé, p. 178) : « Quand l'humidité de l'atmosphère n'est point permanente, ni accompagnée de trop de froid ou de chaleur, ou d'exhalaisons marécageuses, ce serait souvent à tort qu'on la regarderait comme malsaine. » Plusieurs lieux, en effet, ne confirment-ils pas ce que l'auteur anglais a avancé? L'Irlande, pays justement célèbre par la bonne santé, la haute taille et la force de ses habitans, est placée au milieu d'un air constamment humide. La longévité est loin d'y être rare; mais peut-être pourrait-on attribuer ce dernier privilége à l'uniformité de température qui règne dans ce climat. Presque jamais on n'y observe de maladies inflammatoires. Disons ici, en passant, que, de toutes les conditions de l'air, pour ne pas dire les seules, les plus dangereuses sont ses grandes vicissitudes, et surtout quand elles sont brusques; car, si elles sont faibles et continuelles, les impressions en sont également légères et fugaces. Ne pourrions-nous pas encore citer en faveur de l'auteur précité l'île de Malte, où les chevaliers de cet ordre, après leurs longues fatigues, allaient compter des jours aussi nombreux qu'heureux? Témoin encore la petite île Sainte-Hélène, qui fait soupirer après elle le voyageur revenant des Indes, fatigué ou malade. La santé y règne dans tous ses droits comme dans son plus bel éclat.

Mais il est loin d'en être ainsi lorsque l'humidité surabonde dans l'atmosphère, et qu'elle est jointe à la chaleur ou au froid; car alors, si son impression est durable, tous les êtres organisés en portent la funeste empreinte. Chez l'homme soumis à son influence, le système glandulaire s'engorge; l'appareil digestif tombe dans un

état d'atonie extrême ; les chairs sont molles et flasques, etc. L'air froid et humide tend à troubler dans l'économie animale l'harmonie qui constitue la santé : le pouls devient irrégulier; on observe des congestions sanguines erratiques, qui donnent lieu à des hémorrhagies, à l'apoplexie, et à des gonflemens fluxionnaires. La respiration est irrégulière et difficile, la transpiration cutanée presque nulle ; l'absorption paraît devenir plus active ; les sécrétions sont augmentées, tandis que la somme totale des excrétions est notablement diminuée ; le poids du corps augmente; l'air nous semble plus pesant, quoique étant plus léger; l'hématose est moins parfaite, la nutrition languissante; les organes des sens perdent de leur activité ; les forces musculaires sont affaiblies, sans être toutefois autant énervées que par un temps humide et chaud; les passions sont peu vives ; on est inepte aux travaux d'esprit; on s'ennuie aisément, on a l'humeur noire. Cette condition de l'atmosphère s'oppose nécessairement aux productions du génie. Si, par l'usage de bons alimens, de vêtemens chauds, d'un bon feu, de boissons fermentées, etc., on ne se met en garde contre cet état de l'air, on voit survenir des fièvres gastriques, adynamiques, des affections vermineuses, des catarrhes de toute espèce, des ulcères atoniques, et diverses autres maladies, tels qu'œdème, scrophule, scorbut ; des affections rhumatismales, arthritiques, rachitiques, etc. C'est encore dans les pays froids et humides surtout que se trouve, près des fleuves et au pied des montagnes, cette maladie connue sous le nom de *goître*, dont tant de femmes particulièrement sont atteintes. Le crétinisme, dont parle M. *Fodéré*, serait-il dû aux mêmes causes?... Humide et froid, l'air paraît être alors le plus contraire à la santé et le plus dangereux dans les maladies. Il donne un mauvais caractère aux abcès critiques ou chroniques ; il s'oppose aux crises des maladies, ou les rend imparfaites ; il accélère le terme fatal chez les vieillards ; comme les personnes très-malades, ils succombent plus fréquemment et plus promptement quand il survient des brouillards épais. L'air humide, comme il a été dit dans un des articles précé-

dens, se charge volontiers de divers principes délétères, dont il rend l'absorption facile. Que l'on se garde donc, autant que possible, de sortir avant le lever, et surtout après le coucher du soleil, particulièrement dans les lieux marécageux, près des rivières desséchées et fangeuses, des lieux où les substances, soit végétales, soit animales sont en putréfaction, etc. C'est là que l'on doit chercher la source des fièvres intermittentes, malignes, rémittentes, dysentériques, et de beaucoup d'autres maladies.

L'air du soir, ordinairement humide, est le plus malsain de la journée; il affaiblit le corps et l'esprit; il trouble la netteté des idées; souvent il produit des coryzas et divers catarrhes. Eh bien! c'est là le moment que réservent pour la promenade les habitans des villes. Pourquoi donc voit-on tant d'hommes courir après leur perte? La santé leur est chère, et ils comptent pour rien de l'exposer sans nécessité à tous les dangers.

Le médecin doit soigneusement mettre le malade à l'abri de l'influence de cet air, s'il veut tirer un parti avantageux du mode de traitement qu'il prescrira. Les méthodistes, qui cherchaient leurs moyens de guérison dans les choses les plus simples, voulaient que l'on fît plus d'attention à l'air qu'aux alimens. En effet, étant constamment soumis à la puissance du fluide atmosphérique, on ne saurait assez se convaincre combien, dans le traitement des maladies, l'homme de l'art doit avoir égard aux divers états de l'air, et surtout à ses variations.

Electricité atmosphérique. L'homme ne saurait être insensible aux flux et reflux d'un fluide qui ne cesse de se mouvoir. Avant l'orage, comme l'a très-bien observé M. *Mauduit*, les animaux sont abattus et accablés. Ne voyons-nous pas les végétaux eux-mêmes s'y montrer sensibles? Le trèfle des prés ferme ses corolles; la quintefeuille de ses pétales d'or forme une petite tente pour se mettre à l'abri de la pluie; les rosacées inclinent leurs fleurs; les ombelli-

fères les replient : mais c'est trop multiplier les exemples, chaque plante reçoit une impression différente.

Chez l'homme, les effets de l'électricité atmosphérique semblent se porter principalement sur le système nerveux. On sait que beaucoup de personnes prévoient de loin l'orage par un certain malaise qu'elles éprouvent. On se croit plus lourd, on est inactif, on respire difficilement ; le moindre exercice produit bientôt la fatigue ; on ne sait quoi faire de soi ; la tête pesante, la vue et l'ouïe obtuses, annoncent la torpeur. Dans cet accablement des facultés nobles, celles de la vie animale, les fonctions sexuelles, par exemple, paraissent prendre plus d'activité ; et, comme chez les imbécilles, les crétins, elles se fortifient de ce que le cerveau ne peut dépenser. Les personnes atteintes de vésanies, de convulsions, d'épilepsie, en sont péniblement affectées ; tous les malades s'en trouvent très-mal, et surtout encore les phthisiques, et ceux atteints de la petite vérole. J'ai eu occasion d'observer que certaines blessures en sont aggravées, et que cette affection morbide, dite *gangrène d'hôpital*, se développe alors et se propage avec plus de rapidité. Les viandes se gâtent aisément plongées dans cette atmosphère, et beaucoup d'autres substances s'y putréfient promptement. Le fluide électrique me paraîtrait avoir sur le poisson la même influence que la lune ; c'est-à-dire qu'il hâte sa décomposition. Si, dans un orage, l'homme se trouve au passage du fluide électrique, au moment où l'équilibre se rétablit entre l'atmosphère et le globe, pour lui la mort est aussi subite qu'imprévue. Les palais des grands comme la chaumière du pauvre, long-temps ne furent point épargnés par la foudre. Enfin l'immortel *Franklin* paraît ; il place sur les toits une tige métallique. O merveille ! ce fluide dangereux est silencieusement soutiré aux nuages. Bienfait inestimable de cet homme vraiment grand, qui, rendant le calme à l'air, rend également la paix et le bonheur à tous les humains.

Le tonnerre imprime généralement un sentiment de respect, de crainte et de terreur, tel que tous les peuples en ont attaché

l'idée à celle de la Divinité. Si un jour nous eussions pu embrasser le globe d'un regard, qu'elle nous eût paru différente l'impression ressentie par les divers peuples! nous eussions vu les pontifes de Rome ordonner, après l'orage, des prières pour reconcilier le ciel et la terre; le Brasilien contempler les cieux en soupirant; les anciens Thraces se ranger en bataille pendant les éclats de la tempête, et diriger leurs flèches contre le ciel; une foule de nations sauvages se prosterner la face contre terre; au rapport de *Tavernier*, les jeunes Circassiennes sortir le luth à la main, et former des danses joyeuses devant les vieillards.

La foudre, dans la Virginie, chaque jour ne cesse de gronder; mais que celui qui la redoute se transporte à Lima, jamais il n'y pleut, jamais il n'y tonne.

CHAPITRE III.

Air agité.

Vents. Sans nous embarrasser ici de savoir si la cause des vents est due à la raréfaction de l'air par la lumière, ou à la rotation de la terre, ou encore, comme d'autres l'ont pensé, à l'attraction de la lune, peu nous importe, jetons seulement un coup-d'œil rapide sur leurs principaux effets.

L'atmosphère ne présente pas toujours un fluide tranquille pour les corps qui y sont plongés. Des courans s'y établissent continuellement; l'air est plus ou moins agité. « Le vent agit de deux « manière, sur le corps vivant, dit M. *Barbier* d'Amiens : 1.° il « rend plus forte et plus vive l'impression que produit l'air sur « nous par ses qualités physiques; 2.° par un frottement méca- « nique qui influe sympathiquement sur nos organes. »

Il y en a quatre principaux : *nord*, *sud*, *est*, *ouest*; et qui, selon la nature des climats qu'ils parcourent, sont froids, chauds, secs ou humides. « Le vent du midi, a dit le père de la médecine,

« obscurcit la vue, charge la tête, rend l'ouïe dure, le corps « lourd et languissant; lorsqu'il domine, ces accidens deviennent « communs dans les maladies ». D'après M. *Malouin*, il est particulièrement préjudiciable à la tête et aux nerfs. Quand il souffle, la respiration est plus difficile, les vaisseaux se gonflent, la transpiration est abondante; s'il règne long-temps, la tête s'appesantit fortement; quelquefois même on éprouve des vertiges et des syncopes. A Messine, quand le *siroc* règne, on est anéanti, sans forces, sans idées. A Montpellier, quand le vent souffle du côté de la mer, on éprouve de l'accablement, des pesanteurs de tête, des faiblesses, et une inaptitude à toute application. Si le vent souffle du côté du nord, il est sec et froid. « Il amène avec « lui, a dit *Hippocrate*, les toux, les maux de gorge, la con- « stipation, les difficultés d'uriner, des frissons, des douleurs « de côté et de poitrine; et lorsqu'il règne, ces accidens s'in- « troduisent dans les maladies ». Il est funeste à l'hypochondriaque et au mélancolique; il dérange leurs facultés intellectuelles. Il règne ordinairement en hiver, et c'est alors que le suicide est le plus commun; c'est pour cette raison que les Anglais le nomment *vent des pendus*. C'est encore la saison des grands crimes. Il cause des inflammations, surtout internes; il dispose à l'agitation, à l'impatience, et à l'anxiété. Il apporte dans les climats tempérés les rigueurs des pays froids qu'il parcourt. Quant au vent d'est, et surtout du matin, il donne, par sa fraîcheur et sa pureté, de la gaîté, de la légèreté, et une disposition singulière aux travaux de l'esprit; il rend la respiration plus facile et plus parfaite; on se croit plus léger; on est plus agile. Il convient particulièrement aux personnes dont la fibre est molle; mais il est contraire aux tempéramens secs et mélancoliques. Le vent d'ouest est le plus ami des productions de la terre; il règne surtout en automne, et souvent avec lui paraissent différentes sortes de fièvres qui attaquent particulièrement les constitutions délicates.

Les vents, pour me servir de l'expression de *Tourtelle*, sont des

espèces de douches d'air, qui, par leur pression mécanique, excitent les parties avec lesquelles ils se trouvent en contact. Un air doux et calme imprime beaucoup d'uniformité au caractère physique et moral; tel l'immortel vieillard de Cos nous a peint l'habitant des plaines de l'Asie. Un air agité, inégal, rend au contraire le corps robuste, plus souple et en même temps plus courageux, comme celà se voit en Europe, et surtout dans les lieux montueux.

Tout se corrompt et a besoin d'être renouvelé; l'air qui stagne est bientôt empoisonné; et c'est sans doute pour cette raison que les épidémies sont le plus souvent précédées d'un grand calme. Le fluide atmosphérique s'agitant, prévient ces dangers, il dissémine, enlève même à certains pays les miasmes délétères qui les infectaient; mais peut-être, il est vrai, pour les transporter dans des contrées moins heureuses. L'atmosphère n'est jamais plus pure qu'après une tempête; aussi la vue parcourt-elle un espace beaucoup plus étendu.

Les vents, par leurs variations, produisent beaucoup de maux; et répétons-le encore, toute vicissitude prompte dans l'atmosphère est toujours dangereuse. L'automne étant la saison où les changemens sont les plus fréquens, est aussi celle pendant laquelle se rencontrent le plus de maladies. Si les vents modifient bien sensiblement le physique de l'homme, comme nous l'avons déjà fait voir, le moral n'en reçoit pas de moindres atteintes. Leur murmure dans les bois éveille une douleur rêveuse, et souvent pleine de tristesse; l'on sent naître la mélancolie. Le solitaire prête l'oreille à ces bruits lointains; il se croit seul dans le monde, il cherche à oublier qu'il existe. Les anciens connurent l'influence de ces bruits mystérieux, et l'on vit s'élever leurs monumens religieux au sein des forêts; les chênes de Dodone devinrent des oracles. L'agitation des vents souvent plaît à l'homme joyeux; souvent aussi elle fait rêver la douleur. L'air fortement agité devient plus redoutable que la foudre; il brise, renverse, détruit quelquefois tout ce qui se

trouve sur son passage. C'est trop souvent en vain que, par ses savantes manœuvres et son intrépidité, le marin cherche à lui résister. Hélas ! dans le grand abîme, il se voit engloutir avec son vaisseau, objet de tant d'espérances, mais bientôt sujet de tant de regrets !

J'ai dit en passant deux mots de l'air agité : combien celui qui est stagnant présenterait un champ bien plus vaste à parcourir. Souvenons-nous que tel est le malheur de l'homme, qu'il empoisonne celui qui entretient en lui l'existence. Un célèbre professeur de cette école, M. *Chaussier*, a démontré que l'air de l'expiration était chargé d'un principe animal éminemment putrescible. Dès-lors on concevra combien l'air renfermé des lieux habités peut devenir dangereux pour celui qui le respire.

O vous qui vous destinez à soulager l'humanité souffrante, veillez donc à ce que les hôpitaux, ou tous autres lieux confiés à vos soins, soient bien aérés, et prévenez dans les salles les grandes réunions d'hommes ; ils se causeraient des maux réciproques ; ils en seraient les victimes. Magistrats, redoublez de zèle pour les prisons soumises à vos ordres ; rappelez-vous que très-souvent ce sont de véritables foyers d'infection, qui fréquemment deviennent la source d'épidémies meurtrières ; faites-les combler ces horribles cachots, où le crime et l'innocence peuvent être indistinctement plongés ; que plutôt on en fasse de fer, mais qu'ils cessent d'être sombres et humides, et que du moins l'air puisse y pénétrer et s'y renouveler ; que pour le coupable lui-même un lieu de détention ne soit point un tombeau ; la justice ne le prétend pas, l'humanité s'y refuse.

Les appartemens domestiques pourront devenir également dangereux, s'ils ne sont assez souvent ouverts : un grand nombre de personnes, sans s'en douter, contractent des maladies pour coucher dans des appartemens trop étroits. Eh bien ! aujourd'hui plus que jamais, on a encore la manie de placer son lit dans des alcoves, quelquefois même scrupuleusement fermées.

Les miasmes de toute espèce, qui peuvent se rencontrer dans l'air, mériteraient un article trop étendu pour que je puisse m'y arrêter ici. Cependant qu'il me soit permis de dire en finissant combien l'on doit veiller à renouveler l'air dans les ateliers et manufactures, etc., etc.; à établir des courans dans les officines où l'on travaille les métaux, dans les mines d'où on les retire : et, disons-le en passant, leur exploitation n'eût-elle pas été plus justement confiée à des hommes que les lois ont séquestrés de la société plutôt qu'à des malheureux que la misère et le besoin forcent à exposer leur santé; que dis-je? à sacrifier une partie de leur vie pour gagner péniblement l'autre?

Chacun doit se tenir en garde contre l'air que l'on respire dans les rues sales, étroites et sombres; dans les lieux où pourrissent des substances animales ou végétales, etc., etc. Que l'on n'oublie pas que l'air impur respiré ou absorbé, introduit dans l'organisme animal, tend chaque jour à en détruire les lois vitales, en y portant le germe de leur anéantissement. C'est surtout aux habitans des lieux paludeux à redouter sa funeste influence.

Que dirai-je contre cet usage aussi inconsidéré que pernicieux, que chaque jour j'ai eu la triste occasion de voir continuer dans mon pays? celui de faire rouir le chanvre et le lin dans des eaux stagnantes, souvent au pied des maisons; de laisser pourrir les fumiers à l'entrée des habitations; plus près encore de laisser croupir des eaux bourbeuses et corrompues, qui sapent les fondemens des demeures comme de l'existence des habitans. Faudra-t-il énumérer tous les maux qui en dérivent pour détruire une si funeste habitude? si ce n'est assez pour surmonter l'ignorance du public, que l'autorité s'y oppose. Que l'on cesse encore de voir pourrir de tous côtés, sur la surface du sol, des cadavres d'animaux dont l'aspect et l'odeur ont quelque chose de si rebutant, et dont les miasmes qui s'en élèvent à tout instant sèment dans l'air le germe des épidémies et de la mort. Et vous, habitans des villes et des

villages, éloignez aussi de votre sein ces réservoirs profonds où vont se détruire vos restes inanimés.

Sans m'étendre davantage sur ce sujet, je terminerai ici l'examen d'une matière dont l'importance a été sentie de tout temps. Je regrette que les circonstances m'aient forcé à passer sous silence tous les corps étrangers dont l'air peut se charger, et dont l'étude s'y rattache intimement. Les bornes que prescrit une dissertation inaugurale m'ont également empêché de parler des vicissitudes de l'air si utiles à connaître.

Mon but sera donc rempli, si je suis parvenu à démontrer combien la connaissance de l'air est nécessaire et même indispensable.

Pour le médecin, c'est une vaste carrière où il ne doit cesser de puiser; plus il y pénètre, plus le terme de sa course paraît se reculer; et à ses yeux étonnés se découvre un horizon immense, qui semble s'agrandir à mesure qu'il s'éclaire.

PROPOSITIONS DIVERSES.

I.

Ne fait-on pas aujourd'hui des sangsues un usage trop souvent abusif, et même dangereux?

II.

Quels sont les lieux et les circonstances où elles doivent être employées, eu égard aux maladies et au but que l'on se propose?

III.

Dans quels cas conviennent les saignées?

IV.

Quand doivent-elles être locales ou générales?

V.

L'ouverture des vaisseaux sanguins doit-elle être toujours faite de la même manière et au même vaisseau indistinctement?

VI.

Quels seraient les meilleurs moyens à proposer pour remédier à l'ouverture de la veine crurale au pli de l'aine?

VII.

Quelle doit être la conduite du médecin auprès des malades?

VIII.

De la quantité ou de la qualité des alimens, à laquelle doit-on avoir le plus d'égard?

IX.

Quels sont les cas qui nécessitent l'amputation?

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*Edente* PARISET).

I.

Mutationes anni temporum maximè pariunt morbos, et in ipsis temporibus mutationes magnæ, tum frigoris, tum caloris, et cætera, pro ratione eodem modo. *Sect.* 3, *aph.* 1.

II.

In siccitatibus febres acutæ fiunt, et siquidem annus majore ex parte talis fuerit, qualem fecit constitutionem, ut plurimùm tales etiam morbos expectare oportet. *Ibid.*, *aph.* 7.

III.

In autumno morbi acutissimi et maximè exitiales : ver autem saluberrimum et minimè lethale. *Ibid.*, *aph.* 9.

IV.

Ex anni verò constitutionibus, in universum quidem siccitates pluviosis sunt salubriores, et minùs lethales. *Ibid.*, *aph.* 15.

V.

Morbi autem quilibet fiunt quidem in quibuslibet anni temporibus ; nonnulli verò in quibusdam ipsorum potiùs et fiunt et exacerbantur. *Ibid.*, *aph.* 19.

VI.

Autumnus tabidis malus. *Ibid.*, *aph.* 10.